

L'ombre des mots

JEAN-MARC DHAINAUT

L'ŒIL

DU

CHAOS

Fantastique



Jean-Marc Dhainaut

Extrait de

L'ŒIL DU CHAOS

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2021, Taurada Éditions

Prologue

Le 23 juillet 2014, dans un communiqué, la NASA dévoilait que la Terre avait échappé, deux ans plus tôt, jour pour jour, à une tempête solaire d'une ampleur considérable et inédite depuis 1859. Selon les spécialistes, le vent solaire aurait pu neutraliser le réseau électrique mondial et interrompre toutes les télécommunications, les liaisons internet, ainsi que les transports aériens, et neutraliser tous les systèmes électroniques. Le communiqué, rendu public, précisait que cette tempête aurait pu provoquer une grave catastrophe mondiale et renvoyer notre civilisation au XVIII^e siècle.

Personne n'imaginait pourtant, à ce moment-là, qu'une autre, plus redoutable encore, surviendrait quelques années plus tard...

1

« Vous vous trompez ! Ce qui est en train de se passer est bien plus grave.

– Je maintiens mes propos, c'est une conséquence de plus du changement climatique. Et il faudrait être idiot pour ne pas s'en rendre compte et l'admettre.

– Messieurs, un peu de calme. Nos auditeurs attendent un débat constructif et surtout des réponses à leurs questions. D'ailleurs pour ceux qui viennent de nous rejoindre, je rappelle que notre station émet dans des conditions difficiles. Nos relais essaient d'assurer toutefois une diffusion nationale avec une dérogation nous autorisant à utiliser notre maximum de puissance. Les transmissions en grandes ondes sont inopérantes, nous nous en excusons. Elles sont perturbées par la saturation de parasites dans l'atmosphère à cause des conditions climatiques exceptionnelles sur lesquelles nous tentons de faire le point dans cette émission. Et nous avons pour cela, avec nous, en direct, deux spécialistes : Stanislas Berquou, climatologue, et Igor Ivanov, du CNES, le Centre national d'études spatiales.

– Alors, répondez-moi, monsieur Berquou ! Où sont vos cataclysmes climatiques tant annoncés ? Pendant combien de temps allez-vous repousser leur échéance ?

– L’observation du climat se fait sur le long terme, je vous le rappelle.

– Ben voyons ! C’est comme ça vous arrange !

– Les gens qui pensent comme vous sont dangereux, monsieur Ivanev. Tout ce qui s’est passé ces dernières années ne vous suffit pas ? Que faites-vous de ces orages de plus en plus violents et destructeurs, les sécheresses et les canicules successives qui nous frappent désormais ? La fonte des glaces qui empire depuis plusieurs années au Groenland vient d’atteindre un seuil critique absolu ! Les tempêtes hivernales s’amplifient et se succèdent, les inondations ravagent davantage chaque année et...

– Avec des permis de construire autorisés n’importe où, de la destruction naturelle, du goudronnage et du bétonnage à outrance, ne vous étonnez pas que ça déborde ou que ça chauffe. Mais la question n’est pas de nier que notre atmosphère s’est réchauffée, et c’est vous le climatologue, mais vous savez comme moi que le climat de la terre a toujours évolué, a toujours changé de façon naturelle, avec ou sans nous. Il n’a jamais été stable, il n’a jamais eu de “normalité”, n’a jamais été “régulé”.

– Mais cette fois, nous sommes responsables ! Vous... Je...

– Vous allez m’écouter ! Vous avez raison sur un point : nous avons un sérieux problème et nous avons mis un beau foutoir sur notre planète, mais nous sommes le 7 juillet, et ce qui est en train de se passer

n'a rien à voir avec le réchauffement climatique. Souvenez-vous de ce qui a failli se produire il y a quelques années.

– Je ne vois pas.

– La tempête solaire !

– Et quel est le rapport ?

– Je vous le dis ! Si cette tempête, déjà vue comme une catastrophe évitée de justesse, s'était produite, ses conséquences auraient été dérisoires face à celle qui va nous tomber dessus d'un moment à l'autre. Personne, aucun média ne relaye les observations récentes du soleil qui ont été faites, même celles de mon équipe. C'est grave ! Très grave !

– C'est ce que vous dites qui est très grave. Vous vous rendez compte que vous faites peur aux gens ? Vous avez vu les affrontements dans les rues et les magasins, déjà ? Mais que cherchez-vous, bon sang ? Et vous n'avez pas de leçon à nous donner sur le climat. Pardonnez-moi, Guillaume, j'apprécie votre émission, mais pendant que nous débattons sur le "pourquoi", on en oublie la question essentielle de vos auditeurs : combien de temps cette canicule va-t-elle encore durer ?

– Vous...

– Excusez-moi de vous interrompre, monsieur Ivanov, mais on m'apprend qu'il est de plus en plus difficile de nous capter sur la FM et que de nombreuses coupures de courant viennent de se produire. Attendez un instant... Je... Vous êtes sûr ? C'est pas vrai ! Il semblerait que deux avions se soient écrasés. Où ça ? La régie, vous m'entendez ?

– Deux avions ?

– La régie, avez-vous plus d'informations ? Je... Oh non ! Les avions tombent comme des mouches ? Je... Messieurs... Frrrrtttt... nous devons Frrrrtttt La régie ? Vous m'entendez ? Frrrrtttt stopper l'émiss Frrrrtttt...

– Hé ! Que se passe-t-il ? Tout s'est éteint. Frrrrtttt Frrrrtttt Qu'est-ce qui se...

– Dehors ! Frrrrtttt regardez dehors... regardez ce ciel ! Frrrt... »

*Pyrénées-Orientales,
trois semaines avant la catastrophe.*

« Hé, Théo ! On se rejoint dans une heure au rocher ?

– Non, pas aujourd’hui, Denis, j’ai un truc à faire.

– Sérieux ? Déconne pas, assure !

– Allez, à d’main ! »

Théo et le jeune garçon qui venait de l’interpeller se connaissaient depuis longtemps. Deux bons amis qui partageaient les mêmes passions : regarder les filles, la photographie et les jeux vidéo. Ils aimaient immortaliser le « monde » autour d’eux dans un milieu naturel : l’araignée qui tisse sa toile entre deux rochers, le papillon posé sur un brin de lavande, le scorpion débusqué sous les pierres au bord de la rivière ou encore le martinet s’approchant de son nid pour nourrir ses petits.

Leurs parents, toujours fous d’inquiétude, ne parvenaient jamais à les raisonner au sujet des endroits souvent escarpés où ils se rendaient. Pour eux, chaque photo originale était comme un trophée qu’ils partageaient sur les réseaux sociaux.

Depuis quelques semaines, la pollution atmosphérique couvrait l'horizon d'un voile terne et Théo avait envie d'autre chose : capturer les paysages et leur donner des effets plus artistiques en utilisant pour cela des logiciels de retouche. Mais une idée bien plus intéressante avait germé dans son esprit : l'effet direct, en temps réel.

À la veille du week-end du 10 et 11 juin, Théo rentrait chez lui après ses cours. Sa page Facebook, sur laquelle il publiait toutes ses photos, comptait déjà plus de six mille abonnés.

Il jeta son sac dans un coin sous le regard désabusé de sa mère, puis monta l'escalier et se précipita dans sa chambre. Sur son bureau, il avait poussé ses cahiers, ses devoirs et le clavier de son ordinateur pour faire place à un petit atelier de bricolage : perceuse de précision empruntée à papa, limes, tournevis, colle... Rien ne manquait à la réalisation sur laquelle il travaillait.

Il avait en tête de modifier un objectif grand-angle en y intégrant un prisme qu'il avait lui-même retaillé, ainsi que quelques miroirs miniatures. Un travail de longue haleine et de grande minutie, son ardeur rafraîchie par un ventilateur sur pied près de lui.

Son but était, à l'aide du prisme et de la décomposition des rayons du soleil qu'il provoquait, de réaliser des effets de couleurs inédits et abstraits sur des photos. Une idée certainement loufoque et vouée à l'échec, mais qui lui était venue en retrouvant le kaléidoscope que son père avait gagné dans une fête foraine quelques années plus tôt : il suffisait de regarder dans celui-ci, comme dans un télescope, puis de tourner une molette

pour faire varier tout un tas d'effets colorés et géométriques.

Il n'avait encore aucune idée du résultat que cela produirait sur des photos, mais la simple envie de l'expérimenter l'excitait. La présence du prisme en plein milieu de l'objectif était toutefois un obstacle, car il allait créer une zone morte que Théo espérait supprimer avec de petits miroirs inclinés. Il savait déjà les nombreux essais qu'il lui faudrait faire pour conserver une image entière, suffisamment nette et sans trop de distorsions. Il y avait bien une petite voix qui lui murmurait que c'était foutu, que ça ne pourrait jamais marcher, mais une autre lui hurlait de tenter.

C'était vendredi, et il aurait tout le week-end pour potasser ses devoirs.

Devant lui se trouvait un objectif complètement désossé qu'il avait racheté pour quelques euros sur une petite annonce précisant « matériel H.S. ».

Théo ponçait le prisme à la loupe en lui donnant la forme d'une pyramide. Selon ses calculs, chaque face recevrait l'image de la lentille de l'objectif et la projetterait avec des effets de couleurs sur les miroirs orientés vers le capteur optique de l'appareil photo. D'autres réflecteurs bien placés se chargeraient de couvrir la zone occultée par le prisme. C'était très minutieux, et pour augmenter la place dont il avait besoin, il avait rallongé l'objectif avec du tube PVC noir, et bricolé des encoches permettant d'emboîter le tout sur son appareil photo. Il n'avait suivi aucun plan, juste son intuition, son savoir-faire et sa créativité.

« Qu'est-ce que tu fais ? » lui demanda Bastien, 10 ans, son petit frère à la curiosité aiguisée, regardant par-dessus son épaule en dégustant une rousquille.

« Fiche-moi la paix ! Et ne touche à rien. »

Le jeune Bastien tourna les talons, vexé, et repartit jouer dans sa chambre.

Il faisait lourd, étouffant. Le ciel devint subitement noir. Un orage s'était formé au-dessus des montagnes. Des éclairs cisailaient le ciel, et sur l'instant, Théo regretta de ne pas être allé rejoindre son copain, Denis. Photographier la foudre était aussi un défi excitant auquel il commençait à songer.

Célia, sa mère, avait débranché tous les appareils sensibles. La foudre était un jour tombée à proximité du transformateur au bout de la rue, ce qui avait eu pour effet de cramer la télévision des voisins et de choquer une pauvre femme circulant à vélo.

Il était 19 heures lorsque le ciel s'éclaircit. Curieusement, l'orage n'avait été qu'un pétard mouillé : à peine quelques gouttes qui s'étaient évaporées avant même de toucher le sol. Un magnifique arc-en-ciel se dessinait entre les nuages. Ça sentait la poussière et les oiseaux se remirent à chanter.

Nous étions presque à la mi-juin. Toute la saison estivale s'annonçait déjà très chaude s'il fallait en croire les prévisions saisonnières, et la canicule semblait bien vouloir persister.

Répondant à l'appel de leur mère, Théo et son frère descendirent souper.

Célia, 43 ans, était hôtesse de caisse à mi-temps dans le supermarché de la ville, et avec son mari, Alexandre, ils faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour subvenir aux besoins de ce petit bonheur qu'ils pensaient parfaitement équilibré.

Le lendemain matin, Théo grogna lorsque sa mère pénétra dans sa chambre pour ouvrir les rideaux et le tirer du lit.

« Allez, Théo. Lève-toi ! »

Le ciel était déjà d'un bleu azur, lézardé de *chem-trails* – ces traînées de plus en plus remarquables laissées par les avions à haute altitude. Il avait hâte de se remettre à bricoler une fois les devoirs terminés.

Ce fut en milieu d'après-midi que, les mains pleines d'espoir après avoir terminé son prototype, il déchantait en emboîtant son objectif : l'électronique de l'appareil refusait de le détecter. C'est en fouinant sur les moteurs de recherche qu'il trouva une solution : shunter deux connecteurs pour simuler la présence d'un accessoire compatible.

Un sourire lui monta jusqu'aux oreilles lorsque, après avoir réalisé deux petites soudures, un double bip retentit : tout semblait opérationnel.

Il pointa son appareil vers la fenêtre. L'image était floue et c'était très mauvais signe. La bague de réglage de mise au point manuelle ne fonctionnait pas, il avait encore du travail. Les lueurs colorées qu'il distinguait malgré tout lui donnaient de l'espoir. Le prisme et les miroirs semblaient jouer leur rôle, tout n'était plus qu'une question de netteté.

Il y travailla jusqu'à la tombée de la nuit, repoussant encore et encore la curiosité de son petit frère et en ignorant les SMS de Denis, qui se demandait ce que son pote était en train de faire pour ne pas s'être rendu au skatepark.

Il sursauta soudain lorsqu'une sonnerie sur son ordinateur retentit : Émilie, sa voisine en cours de physique,

lui disait salut. Émilie... Qu'est-ce qu'elle était mignonne... Le courant passait plutôt bien entre eux, mais le problème était qu'elle avait déjà un petit copain, plutôt musclé. Il ne lui répondit pas, se déconnecta et alla se coucher, toujours obnubilé par ses soucis de réglages.

Bon élève du haut de son mètre soixante-quinze et de ses cheveux bruns frisés, Théo ne déplaisait pas aux filles. Il fallait juste qu'il se motive un peu pour s'extraire de ses jeux vidéo et de ses balades avec Denis.

Le dimanche, Théo bouda la réunion de famille. Sa tante, son oncle, ses cousins avaient été invités, et comme d'habitude le repas s'éterniserait, ennuyeux à mourir. Quelques parties à la console auraient pu malgré tout sauver l'ambiance avec les cousins, mais Théo avait mieux à faire.

Assis devant son bureau, la fraiseuse de précision dans les mains, il s'activait encore à parfaire son objectif. « Quelle usine à gaz », jura-t-il lorsqu'un petit ressort s'éjecta du boîtier et tomba sur le plancher. À quatre pattes, il peina durant cinq bonnes minutes à le retrouver. Il finit par assembler le tout sur son appareil, se plaça devant la fenêtre et regarda dans le viseur pointé vers le jardin. Il prit une photo qu'il inspecta rapidement sans prêter la moindre attention à certains détails.

« Génial ! » s'exclama-t-il.

La mise au point manuelle fonctionnait. De magnifiques nuances et halos colorés et géométriques voilaient légèrement l'image comme il l'espérait. Aussitôt,

il envoya un texto à Denis : « Rejoins-moi à la rivière à 14 heures. »

Dehors, il faisait toujours aussi chaud. La température embrassait déjà les trente-cinq degrés en fin de matinée. Les cigales, qui d'ailleurs étaient entendues de plus en plus au nord chaque année, chantaient et remplissaient l'atmosphère d'un charme estival capable de remonter le moral des plus moroses. Elles n'étaient pas les seuls insectes à migrer vers d'autres régions. Beaucoup s'étonnaient d'apercevoir chaque été, dans leurs jardins, des espèces qui leur étaient inconnues jusque-là.

Les animaux domestiques, probablement anesthésiés par la chaleur, étaient devenus nerveux, peureux.

Chaque jour dans le ciel, le ballet d'avions de chasse alimentait les théories les plus folles. Lorsqu'un journaliste questionnait un militaire, il lui était simplement répondu qu'il s'agissait de manœuvres, d'essais, ou seulement de surveillance de l'espace aérien. Bref, « rien d'inhabituel », disaient-ils.

La canicule et la sécheresse sévissaient depuis huit semaines. Elles succédaient déjà à quelques années de températures remarquables sur l'ensemble de l'Europe et même au-delà.

Les plus optimistes des scientifiques précisaient sans cesse que cela n'avait rien d'exceptionnel, rappelant de précédents exemples, comme celui de 1911 qui avait fait plus de 40 000 morts, ou citaient des records pour démontrer que « c'était déjà arrivé ». Ils affirmaient aussi qu'une telle hécatombe ne pourrait plus se produire de nos jours. Les records les plus anciens

avaient déjà été battus quelques années plus tôt, mais lorsque même les plus récents tombèrent à leur tour et que cette canicule dépassa une trentaine de jours avec d'innombrables victimes à déplorer, il leur fallut se rendre à l'évidence.

Les fontaines dans les villes avaient été arrêtées, les stocks d'eau et de boissons dans les magasins étaient rationnés, surveillés par des agents municipaux, et les prix avaient quadruplé. Des files d'attente s'observaient pour se procurer le minimum vital, et des associations qui œuvraient principalement l'hiver ou auprès des personnes les plus démunies commençaient à prendre le relais.

La situation devenait de plus en plus compliquée et explosive, mais tout était fait pour maintenir un semblant d'équilibre et conforter la population dans une impression de parfaite maîtrise.

Les prévisions météo ne changeaient pas : chaleur, soleil. Les secours étaient submergés de détresses respiratoires.

Plusieurs alertes, qualifiées de fausses, circulaient. Elles faisaient état d'anomalies observées à la surface du soleil mais également la joie des fanatiques de la fin du monde ou autres gourous de sectes apocalyptiques. Les journaux télévisés et les sources officielles démontaient ces rumeurs pour que chacun reste calme et pour contenir d'absurdes mouvements ou attitudes de panique pouvant surtout nuire à l'économie et au tourisme estival à venir. Même si plusieurs pays étaient confrontés aux mêmes problèmes, chacun tentait de redorer son blason et de rassurer les touristes étrangers.

La société s'approchait d'un précipice, croulant sous le poids des troubles politiques, sanitaires, économiques et écologiques qui mettaient en péril son équilibre et sa pérennité. Comme assis sur un baril de poudre, certains s'attendaient au pire. Et ils avaient raison, il surviendrait. Sous le cagnard qui frappait l'Europe, tout le système allait capituler, et d'une manière si rapide et brutale qu'aucun spécialiste, même les plus pessimistes, n'aurait osé envisager un seul instant.

Chacun avait eu sa dose d'angoisse lors de la crise du Coronavirus et s'était fait surprendre en voyant ses habitudes et son quotidien bousculés. Mais on avait tenu malgré la douleur et les terribles pertes, et on était repartis de plus belle en ayant tout oublié. Au diable les pensées négatives... Et qui ne leur aurait pas donné raison ?

Mais voilà, il y avait les plus fous, ou qui sait, peut-être les plus lucides... Ceux que l'on refusait d'écouter dans les repas de famille ou pendant les pauses au travail, les jugeant défaitistes ou alarmistes.

Le personnel hospitalier, sous pression, était en train de s'effondrer et revivait de mauvais souvenirs. Las des conflits sociaux, des grèves qui avaient éclaté, chacun se sentait basculer dans un précipice infernal, vers un point de non-retour.

Des bagarres éclataient même dans les grandes surfaces pour le dernier ventilateur. La consommation électrique mondiale explosait à cause des climatiseurs tournant 24 heures sur 24, ce qui entraînait d'autres mouvements de protestation dus aux microcoupures de courant que cette surconsommation provoquait,

mais aussi à cause des ruptures de stocks. Il était de plus en plus difficile de remplir les camions-citernes qui alimentaient en eau les régions ou les secteurs les plus touchés ; beaucoup restaient parqués. Les centrales nucléaires étaient régulièrement arrêtées, car l'eau manquait pour les refroidir et l'on commençait à entendre parler de restrictions encore plus sévères.

Durant ce temps, le trafic ferroviaire fonctionnait au ralenti au grand dam des usagers. De graves accidents s'étaient produits en Italie, en Belgique, en Espagne : des trains avaient déraillé, faisant de très nombreuses victimes à cause des rails qui se dilataient sous l'effet de la chaleur caniculaire. Plusieurs autres avaient été évités de justesse. Toutes les voies ferrées de nombreux pays touchés par cette fournaise infernale étaient passées au crible et la circulation était considérablement réduite et souvent même détournée.

Beaucoup de régions dépassaient les quarante-sept degrés et certaines espèces d'arbres mouraient dans les forêts, dans les montagnes. L'hécatombe de 2003 et les avertissements presque prophétiques prévoyant que ce genre de phénomène allait devenir de plus en plus fréquent et meurtrier semblaient bien loin.

Mais, loin des troubles des grandes villes et des autoroutes, les gens se promenaient à l'ombre. Les touristes et curistes des thermes romains commençaient à arriver, et le parfum de la lavande embaumait la petite place du marché.

En contrebas, le lit de la rivière n'était plus qu'un ruisseau agonisant. Les portes et les volets des rues étroites de la cité médiévale toute proche restaient fermés, histoire de laisser la chaleur entrer le moins

possible dans les maisons, même si les gens du Vallespir y étaient habitués.

Lorsque Théo arriva sur le pont et descendit l'escalier menant à la rivière, Denis l'attendait déjà, assis sur un rocher. Il trébucha sur une pierre ronde et reprit son équilibre en faisant fuir une vipère. Il détestait ces bestioles.

Il s'accroupit, ouvrit son sac à dos sous le regard curieux de son ami et en sortit son appareil photo.

« Tiens, faut que tu voies ça », dit Théo.

Denis scruta l'étrange objectif. Il regarda dans le viseur, fit une moue qui semblait dire « et alors ? ».

« Ben vas-y, fais la mise au point, prends une photo et regarde. »

Son ami pointa un rocher près duquel un arbuste fleuri avait poussé. Il appuya sur le déclencheur, puis contempla l'écran pour visualiser le résultat, perplexe.

« C'est quoi ce truc ? L'image est pourrie. »

Énervé, Théo lui prit l'appareil des mains.

« Mais non, t'es con. J'ai créé volontairement des effets de couleurs avec un prisme. Une sorte de kaléidoscope, mais tout en conservant l'image. Tu sais ce que c'est au moins, un kaléidoscope ? »

Denis, cette fois plus concentré, analysa à nouveau la photo.

« Ouais, et ça va te servir à quoi ? »

– À rien, juste comme ça. L'idée c'était de créer des effets de couleurs. Un truc expérimental, quoi.

– Expérimental ? ricana Denis. Et c'est ça que tu bricolais ? T'as bousillé un bon objectif pour faire ça ?

– Il était déjà mort ! O.K... C'est bon, laisse tomber. »

Théo remballa son appareil.

« Bon, on fait quoi ? demanda Denis.

– Rien, faut que je rentre. Allez, on se voit demain.

– Oh, mais ça va ! Fais pas la gueule. »

Théo s'éloigna, son sac à dos sur l'épaule.

Il sillonna la ville et prit plusieurs autres clichés, à la volée, sans les regarder sur l'instant. Il passa devant la piscine municipale et leva les yeux vers le fort du XVII^e siècle, construit plus haut dans la montagne. Il ne pouvait pas zoomer avec son bricolage, mais il le prit en photo.

Lorsqu'il rentra chez lui, la famille était toujours à table et attendait le dessert en discutant de toutes ces tensions qui agitaient le pays.

À sa vue, son père lui lança un regard qui disait « t'exagères ! T'aurais pu faire un effort et manger avec nous. » Cet effort, il le fit : il resta une dizaine de minutes à table, avala une part de baba au rhum cuisiné par sa mère et remonta dans sa chambre. Ses cousins, assis dans le canapé, jouaient à la console avec Bastien. Théo jeta son sac près de la porte et s'allongea sur son lit, pensif et frustré. Il avait espéré un peu plus d'enthousiasme de la part de Denis. C'était quand même son meilleur ami. Mais ce qui l'avait vexé davantage était qu'il avait raison : à quoi allait lui servir ce machin qui lui avait pris tellement de temps ? C'était quand même plutôt « bof » comme intérêt. Surtout que de tels effets, il savait facilement les reproduire avec ses logiciels de retouche.

Il s'assit sur son lit, tourna la tête vers son sac à dos et saisit son appareil. Il l'alluma et fit défiler les photos enregistrées.

Il plissa soudain les yeux, les regardant les unes après les autres, intrigué. Sur la première image du jardin, malgré le voile coloré et la déformation provoquée par le grand-angle et les miroirs, ce qu'il découvrit le troubla : les deux maisons d'en face étaient délabrées, les rideaux arrachés et les fenêtres brisées ; des jeunes qui portaient des masques et des cagoules en sortaient, matraques et autres barres de fer à la main.

La photo que Denis avait prise au bord de l'eau montrait que la rivière était totalement asséchée, la végétation complètement ravagée. Pire que cela, toutes celles qu'il avait faites en ville lui montraient des rues désertes, alors qu'il y avait foule cet après-midi. Toutes les images, sans exception, n'avaient rien à voir avec la réalité qu'il avait immortalisée.

Scotché sur son lit, Théo sentit soudain le stress l'envahir.

Cette nuit-là, il ne dormirait pas, car l'idée qu'il venait d'avoir l'en empêcherait.

Il devait être 20 heures lorsqu'il prit quelques clichés à l'intérieur de sa chambre, sous plusieurs angles et en mode rafale. Sur ceux-ci, des objets avaient changé de place.

Pour mieux voir, il transféra le contenu de l'appareil sur son ordinateur. Il agrandit une photo sur laquelle sa télévision était allumée. Les mains sur la tête, bouche bée, il découvrit les images successives du journal télévisé montrant des flammes, de la dévastation, des gens affolés qui fuyaient, pleuraient.

Il sourit, incrédule, mais d'un sourire jaune, cherchant à comprendre en contemplant son appareil quelle malice se jouait de lui.

Puis il tomba sur cette photo, frappé par un détail qu'elle contenait. Le détail de trop, celui qui le foudroya. Sur ce cliché se trouvait le calendrier accroché au-dessus de son bureau : un calendrier quotidien sur lequel on enlevait une feuille chaque jour. La date qu'il indiquait était celle du 1^{er} juillet. Et le 1^{er} juillet, c'était dans trois semaines.

3

Théo prit d'autres photos de son calendrier, alternant le regard entre la date réelle qu'il avait devant les yeux et celle sur chaque prise qui indiquait le 1^{er} juillet. Il imprima les plus intéressantes et les rangea dans son livre de maths, avant d'essayer de dormir.

Une nouvelle semaine de cours débutait, mais ça sentait déjà les vacances.

L'année prochaine était celle du bac pour Théo et il ne devait pas se rater.

En arrivant au lycée, Denis l'attendait avec d'autres copains et copines de sa classe. Ils se moquèrent de sa mine affreuse avant d'entrer dans le hall.

« Denis, faut que je te parle », murmura Théo à l'abri des oreilles indiscretes lorsque le groupe d'élèves entra dans la classe.

La matinée fut longue, chaude, ponctuée de bâillements, de lutte contre les paupières lourdes, mais surtout de questions qu'il se posait, et dont la principale était « comment parler de ça ? ».

En sortant de la cantine, il restait une bonne heure avant de reprendre les cours. Assis dans l'herbe, leurs sacs posés près d'eux, Théo expliquait à son ami le

« truc de dingue » qui lui arrivait. Denis le considérait d'un air complètement détaché, les yeux souriants comme le sont ceux de quelqu'un qui ne croit en rien l'histoire qu'on lui raconte. Théo observa autour de lui et sortit les photos de son sac.

« Regarde ! Y a rien qui te choque ? fit-il, enthousiaste.

– Si ! Elles sont moches. C'est le résultat de ton objectif ? Franchement, à part faire des photos pourries ton truc ne sert à rien.

– Arrête, Denis. Regarde bien ! Ça, c'est la photo que tu as prise.

– Et alors ? C'est flou et déformé.

– Je sais, mais regarde bien : l'arbre a disparu et la rivière est à sec. »

Denis secoua la tête, totalement incrédule. Théo insista tellement que son meilleur ami capitula et accepta de le suivre après les cours jusque chez lui.

Sur le chemin, Théo lui expliqua son étonnement, son incompréhension, persuadé que Denis, en qui il avait une totale confiance, l'écoutait.

« Faut que tu me croies ! » fit-il en refermant la porte de sa chambre.

Il sortit les autres clichés et les commenta :

« Quand j'ai pris cette photo, il y avait des gens dans la rue, pourtant on n'y voit personne.

– Mais t'es grave ! Tu cherches quoi là ? T'es complètement mytho !

– Ah ouais ? Ben tu vas voir. »

Il tendit le bras sous son lit et tira un carton duquel il sortit son appareil photo.

« Quel jour on est ? » demanda-t-il en pointant le calendrier.

Denis ne répondit pas, persuadé que son ami était devenu fou.

« Merde, Denis ! Quel jour on est ? »

– Mais le 12 juin, t'es con ou quoi ? Sérieux, tu me fais flipper.

– Exact ! Le 12 juin. »

Il prit une photo de son calendrier qu'il lui montra aussitôt sur l'écran de l'appareil.

« Maintenant, regarde ! Quelle date tu vois ? »

Théo suait, le visage rouge, envahi tant par l'émotion et le stress que par l'excitation. Denis ne l'avait jamais vu dans un tel état et cela l'effrayait.

« Quelle date tu vois ?! » cria-t-il en lui frappant l'épaule.

Sa mère, qui rangeait du linge dans la chambre de Bastien, entra subitement, persuadée que les deux amis étaient en train de se disputer. Lorsqu'elle ouvrit la porte, Denis attrapa son sac et sortit, furieux.

« Votre fils est malade, madame Langelin ! »

Théo répondit au regard électrique de sa mère par un « laisse-moi tranquille ! ».

Ravagé, il cherchait une issue. Se taire ? En parler ? À qui ? Comment ? Il venait d'essayer de le dire à son meilleur ami... Son père ? Sa mère ? Il réalisa soudain à quel point il serait pris pour un fabulateur et serait moqué.

Il se jeta sur son lit, dépité, lançant des regards de feu vers son appareil photo posé sur son bureau. Qu'était-il en train de se passer ? Comment était-ce possible ? Que faire ?

Le lendemain, lorsqu'il arriva au lycée, le groupe d'amis qu'il avait l'habitude de rejoindre se dispersa à sa vue.

« Denis ! Attends ! »

Mais ce dernier ne se retourna pas. Lorsqu'il essaya de s'approcher de Tiphaine et Fatima, elles se mirent à ricaner et il vit l'une d'elles murmurer quelque chose à l'oreille de l'autre.

« Hé, Langelin ! Alors, paraît que tu vois l'avenir ? » lança plus tard un élève tandis que le professeur entrait.

La classe avait éclaté de rire et fut rappelée à l'ordre.

Théo rasait les murs, terré dans le silence et l'incompréhension. Denis ne lui adressait plus le moindre regard, la moindre parole. Lorsqu'il tenta de l'interpeller à la fin des cours pour essayer de lui parler, de s'excuser, quitte à dire que tout cela n'était qu'une blague, celui-ci lui donna un coup d'épaule et Théo comprit qu'il valait mieux le laisser tranquille.

Il aurait dû s'y prendre autrement : la preuve qu'il lui avait dévoilée avec le calendrier n'en était pas une aux yeux de son ami. Soit celle-ci l'avait effrayé, soit il avait pensé à un trucage, une mauvaise blague. En effet, rien ne démontrait que l'image soit authentique et qu'il s'agissait bien de celle qu'il venait juste de prendre, sans retouche préalable.

D'une façon ou d'une autre, Théo se retrouvait seul.

Il était de plus en plus délicat de dormir à cause de la chaleur et des moustiques que peinaient à tuer les diffuseurs d'insecticide branchés dans toute la maison.

Les chambres à l'étage se transformaient en fours. Tous les magasins étaient en rupture de ventilateurs.

Certains se vendaient à des prix totalement fous sur Internet et les stocks d'eau devenaient de plus en plus difficiles à maintenir. La température était montée jusqu'à quarante-huit degrés au plus chaud de la journée et le phénomène inquiétait sérieusement. Dans la une des médias se greffaient les ravages provoqués par les incendies de forêt, de la Grèce à la Norvège, et les pauvres inconscients qui y avaient péri en essayant de sauver leur maison.

Dans les cours d'eau, les lacs et étangs qui n'étaient pas encore taris, les cadavres des poissons qui pourrissaient en surface les avaient pollués de manière dangereuse. Des algues vertes et toxiques avaient tellement proliféré sur les plages qu'il était vivement déconseillé de s'en approcher, et pire, de se baigner, même si la tentation était forte. Mais devant sa télévision, chacun se disait simplement « ben dis donc ! Où est-ce qu'on va ? » en se demandant quand cela prendrait fin. Après tout, une canicule, aussi longue soit-elle, se termine tôt ou tard.

Obsédé par sa découverte, Théo était de plus en plus désorienté. Il n'aurait jamais imaginé son ami Denis capable de raconter ça aux autres, soulevant une vague de moqueries. Il se sentait blessé, trahi.

Assez rapidement, il s'était complètement isolé de ses camarades, jusqu'à manger seul à la cantine le mercredi suivant.

Le soir venu, il réfléchissait toujours à son étrange découverte, son invention dans les mains.

Il jeta un regard vers son radioréveil posé sur sa table de chevet et eut une idée. Il décrocha son calendrier, le

plaça juste à côté et prit une photo en profitant de la lumière déclinante du jour.

Lorsqu'il contempla le résultat sur l'écran, le calendrier n'apparaissait pas. Théo s'interrogea. Il fronça les sourcils et reprit un cliché : même constat. L'heure sur l'image était normale, il était 21 heures, mais le calendrier n'était pas là. Qu'est-ce qui pouvait bien clocher ? Il le saisit pour le raccrocher au-dessus de son bureau, mais il retint subitement son geste, frappé d'une évidence qui l'effraya. Il le remit près du radio-réveil et fit une autre photo. Cette fois, le calendrier s'y trouvait.

Théo se laissa retomber sur son lit, complètement sidéré par ce qu'il venait de réaliser. En effet, dans trois semaines, le calendrier ne pouvait figurer sur les deux premières photos puisqu'il avait l'intention de le raccrocher au mur juste après les avoir prises. Mais maintenant qu'il avait compris qu'il devait le laisser sur sa table de chevet il était apparu.

Et comme il l'espérait, la date affichait le mercredi 5 juillet au lieu du mercredi 14 juin. L'heure était identique, mais vingt et un jours plus tard.

Il était stupéfait. Il devait désormais faire attention à ce genre de détail logique et ce n'était pas forcément une mince affaire.

Le lendemain, de nouvelles dispositions alarmantes avaient été décidées par l'État : les écoles resteraient fermées jusqu'à nouvel ordre. Quarante-huit degrés étaient encore annoncés. Le pays commençait à tourner au ralenti et devait faire face à l'inquiétude générale et aux manifestations qui dégénéraient de plus en

plus. Le temps de travail avait été réduit dans de nombreuses entreprises face à la recrudescence de malaises malgré toutes les mesures appliquées ou les horaires aménagés. Une canicule remarquable, disait-on. *Quand même, c'est bizarre*, pensaient certains.

Le trafic autoroutier avait été réorganisé par les forces de l'ordre déployées sur place, occasionnant, à quelques jours des départs en vacances, de nouveaux mouvements de protestation qui s'ajoutaient au reste.

Assis dans le salon avec son frère et ses parents, alors que le générique du journal de 20 heures commençait, Théo se leva subitement et monta dans sa chambre.

Poussé par une pensée soudaine, il alluma sa petite télévision et mit une chaîne d'information en continu. Il plaça son appareil sur un trépied orienté vers l'écran, puis attendit le récapitulatif des gros titres de la journée. Dès qu'il débuta, il prit une multitude de photos en mode rafale. Une fois l'émission terminée, il s'assit devant son bureau.

Il appréhendait le résultat et espérait se tromper.

Il inséra la carte mémoire de l'appareil photo dans son ordinateur et transféra toutes les images. Lorsqu'il ouvrit le dossier contenant les fichiers et fit défiler les premiers résultats, il se mit à trembler, terrassé par l'angoisse. Ses lèvres et ses mains frissonnaient. Il pensait devenir complètement fou. Les gros titres, datés du futur 5 juillet, montraient des forêts dévastées par les flammes, des gens qui fuyaient, en pleurs et paniqués, les bras chargés de provisions, des magasins et des pharmacies pillés, vandalisés, des kilomètres de voitures bloquées sur les routes, des corps recouverts

de couvertures ou de vêtements, à même le bitume. L'un des titres indiquait « un épouvantable charnier humain ».

C'était en France, en Espagne, en Italie, en Norvège, en Allemagne... La date affichée et le logo de la chaîne étaient peut-être des preuves potentielles dont il pourrait se servir.

Troublé, il se connecta sur sa page Facebook et y publia ses clichés avec un commentaire : « Voilà ce qui va se produire dans trois semaines, le mercredi 5 juillet. » Il voulait ainsi jeter un pavé au visage de ceux qui s'étaient moqués de lui, sans en mesurer malheureusement les terribles conséquences. Qu'avait-il à perdre ? Il était maintenant persuadé que quelque chose de grave allait se produire.

Et dès le lendemain les réactions ne se firent pas attendre.

Fin de l'extrait



Taurnada Éditions

www.taurnada.fr